

# Queer Hoover ?

## Sexe, mensonges et histoire politique <sup>1</sup>

Claire POTTER

**Résumé** – À quoi peut ressembler une histoire de la sexualité lorsqu'on n'a pas de certitude sur les identités sexuelles en jeu ni de preuves que des actes sexuels aient effectivement eu lieu ? Et comment une analyse des ragots, des rumeurs, voire des mensonges, à propos de la sexualité, peut-elle servir à l'écriture de l'histoire politique ? Telles sont les questions méthodologiques et épistémologiques qu'aborde cet article, véritable manifeste pour une histoire *queer* de la vie politique américaine. À partir des rumeurs colportées sur la vie privée de John Edgar Hoover, il interpelle les historien.nes politiques sur les usages et non-usages des ragots en politique et sur ce qu'ils nous apprennent des représentations de la sexualité à un moment donné de l'histoire américaine. Dans un second temps, à partir des travaux classiques sur l'histoire du FBI, l'article s'efforce de définir ce que pourrait être une histoire qui s'affranchit des catégories de genre, et adopte sur son objet une approche *queer*. Cet article publié dans la section « méthodologie » du *Journal of History of Sexuality* en 2006 a été récompensé par le prix Audre Lord du meilleur article par le *Committee on Lesbian and Gay History*, l'un des comités de l'*American Historical Association*.

---

1. Cet article est la traduction de « Queer Hoover: Sex, Lies and Political History », *Journal of the History of Sexuality*, 15 (3), 2006, par Paula Cossart, Sandrine Lévêque et Frédérique Matonti. Afin d'alléger la traduction, quelques coupes indiquées [...] ont été réalisées. Merci à Claudina Cossart pour avoir contribué à la première version de la traduction de cet article [NDT].

**A** quoi peut ressembler une histoire de la sexualité lorsqu'on n'a pas de certitude sur les identités sexuelles en jeu ni de preuves que des actes sexuels aient effectivement eu lieu<sup>2</sup> ? Et comment une analyse des ragots, des rumeurs, voire des mensonges, à propos de la sexualité, peut-elle servir à l'écriture de l'histoire politique ? Un début de réponse à ces questions pourrait résider dans une anecdote à propos de J. Edgar Hoover, racontée par Susan Rosenstiel, une très chic divorcée. Cette histoire a été achetée par le journaliste de tabloïd Anthony Summers, trois décennies après être supposément arrivée.

En 1958, Lewis Solon Rosenstiel, brasseur millionnaire et philanthrope, bisexuel, demande à Susan, sa quatrième épouse, si « ayant été mariée une première fois, pendant neuf ans, à un autre bisexuel », elle avait déjà assisté à une « partouze homosexuelle ». Bien qu'elle ait une fois surpris son mari de soixante-huit ans au lit avec son avocat, Roy Cohn<sup>3</sup>, Susan raconta à Summers qu'elle n'avait jamais encore été invitée à assister à des rapports sexuels entre hommes. Avec le consentement de Susan, peu de temps après cette question insolite, le couple se rend à l'hôtel Plaza, à Manhattan. Cohn, un ancien collaborateur du sénateur Joseph McCarthy et un agent d'influence du pouvoir républicain, les attend à la porte. Quand Susan et son mari sont entrés dans la suite, raconte-t-elle, elle a reconnu un troisième homme : J. Edgar Hoover, directeur du Federal Bureau of Investigation (FBI), qu'elle avait déjà rencontré auparavant, à New York, dans sa maison de l'Upper East Side. Hoover, avait alors expliqué Lewis, l'avait mis en rapport avec des hommes politiques influents ; en échange de ces faveurs, il payait notamment les dettes de jeu du directeur du FBI<sup>4</sup>.

Susan décrit ce qui s'est passé lors de ce rendez-vous. Cohn l'avait prévenue : elle devait faire semblant de ne pas reconnaître Hoover, qui était travesti. Selon son récit, le combattant légendaire du crime, l'anticommuniste et le croisé de la lutte contre la perversion sexuelle « portait une robe noire bouffante, très moulante, à volants, des bas en dentelle, des talons hauts et une perruque bouclée noire. Il était maquillé et portait des faux cils. La robe était très courte, et il était assis dans le salon de la suite, les jambes croisées. Roy me l'a présenté comme "Mary" et il a répondu "Bonsoir", brusquement comme la première fois où je l'avais rencontré. Il était évident qu'il n'était pas une femme ; on pouvait voir

---

2. Je tiens à remercier Henry Abelove, Jonathan Katz, Andrea Jagose, Matt Kuefler, ainsi que les lecteurs anonymes du *Journal of the History of Sexuality* pour leurs commentaires ; Martha M. Umphrey pour avoir partagé avec moi son travail sur Harry Thaw ; et Nancy Barnes pour ses encouragements, nos discussions et son judicieux travail éditorial. Ce texte a d'abord été présenté lors du colloque « Les années *queer* : 1950 et 1960 », au Centre de sciences humaines de l'Université de Wesleyan, le 26 avril 2003. Il est dédié à la mémoire de Jack Anderson, journaliste d'investigation et « maître » en potins politiques (1922-2005).

3. Roy Cohn est un avocat qui a assisté le sénateur McCarthy dans son combat anticommuniste et dans sa lutte contre les homosexuels (dite « Lavendar scare »). Il a été particulièrement actif dans la condamnation des époux Rosenberg. Il est décédé du SIDA en 1986.

4. Ce récit est issu du livre de Summers (A.), *Official and Confidential. The Secret Life of J. Edgar Hoover*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1993, p. 253-255.

où il s'était rasé. C'était Hoover. Vous ne pouvez pas imaginer un truc pareil. Je ne pouvais pas croire que je verrais un jour le chef du FBI habillé en femme. »

Deux garçons blonds sont alors entrés dans « la chambre immense avec un lit comme à l'époque de César » et la partouze a commencé. Hoover a enlevé sa robe et sa culotte, révélant son porte-jarretelles ; et les garçons « l'ont excité de leurs mains », l'un d'eux portait des gants de caoutchouc. Son mari, Lewis, les a ensuite « rejoints », pendant que Hoover et Cohn regardaient ; enfin Cohn a eu « des relations sexuelles complètes » avec chaque garçon. Se comportant comme un être de pouvoir, et non de désir, Hoover demandait donc du plaisir sexuel sans en donner aux autres. Susan se rappelle qu'il « avait laissé [les garçons] seulement jouer avec lui ». Un an plus tard, les Rosenstiel sont retournés au Plaza. Cette fois, les garçons étaient « habillés en cuir ». Hoover portait une robe rouge et un boa en plumes noires. Un des garçons lui a lu la Bible pendant que l'autre le caressait, toujours avec des gants. Puis, Hoover « a saisi la Bible, l'a jetée à terre et a demandé au deuxième garçon de [les] rejoindre<sup>5</sup>. »

Malgré l'insistance de son mari, Susan Rosenstiel n'avait pris part ni à l'une ni à l'autre scène : sa prétention à la vérité repose sur son statut de femme hétérosexuelle et détachée de l'action, au milieu d'hommes gays. Mais c'est avec cette prétention, au-delà du côté invraisemblable de l'histoire, que commencent les difficultés. D'abord, les historiens et les journalistes respectables s'appuient généralement sur des preuves établies. En outre, bien que les rumeurs sur l'homosexualité de Hoover aient circulé dans la presse quand il est devenu directeur du FBI, en 1926, il y a des raisons de douter de la crédibilité de Susan, ainsi que de son utilisation par Summers comme source. Les événements de sa vie suggèrent que Susan, réduite à la pauvreté avec l'âge, pourrait bien avoir inventé une histoire bizarre, pour en tirer vengeance, profit et gloire.

En 2002, le journaliste Ronald Kessler a résumé les doutes soulevés à son propos, en notant que Hoover avait fourni des informations sur Susan qui lui ont nuï lors du divorce des Rosenstiel à la fin des années 1960. Kessler rappelle aussi que Susan a témoigné pour le gouvernement contre Lewis et ses complices de la mafia, mais qu'elle a été condamnée et qu'elle a purgé une peine de prison pour parjure en 1971. La perte de sa richesse et de son statut peut avoir créé chez elle une volonté de collaborer à la pire espèce de journalisme. Lorsqu'il l'a retrouvée, vivant à New York dans un hôtel pour personnes seules, écrit Kessler, Susan a admis sans difficulté que Summers l'avait payée pour leurs entretiens, mais aussi pour qu'elle ne dise rien avant la parution du livre. Par la suite, elle a été rémunérée par *Frontline* et par la BBC pour participer à des documentaires télévisés. « Comme la plupart des journalistes et des agences de presse », commente Kessler, « je crois qu'une information achetée pose des problèmes de crédibilité<sup>6</sup>. »

5. *Ibid.*

6. Kessler (R.), *The Bureau. The Secret History of the FBI*, New York, St. Martin's Press, 2002, p. 108.

Les lecteurs adorèrent et (parfois en même temps) critiquèrent vivement le livre de Summers, publié en 1993 sous le titre *Official and Confidential: The Secret Life of J. Edgar Hoover*, dont la notoriété repose surtout – en particulier pour ceux qui ne l’ont jamais lu – sur l’image de J. Edgar Hoover en robe. Cette histoire, aussi bizarre et homophobe que toute description du « style de vie homosexuelle » par les conservateurs religieux américains à l’époque, a été considérée par les spécialistes de Hoover comme une calomnie classique. En deux rencontres sexuelles, Susan soutient avoir observé tout à la fois travestissements, fétichismes cuir et caoutchouc, écarts d’âge et de pouvoir, blasphème et voyeurisme. Le scénario est également suspect pour sa dépendance forte aux codes d’avant Stonewall en matière d’homosexualité masculine : par exemple, le pseudonyme de « Mary » et la croyance selon laquelle un homosexuel masculin doit, au fond, vouloir être une femme.

Parmi ceux qui ont jugé l’histoire fausse, certains ont accusé les libéraux qui, après avoir profité des droits conférés aux homosexuels, se seraient hypocritement abaissés à ces tentatives pour discréditer une icône du conservatisme de la guerre froide. Mais, comme le suggère Frank Rich, du *New York Times*, dans un essai de 1993 rapprochant le tumulte suscité par *Official and Confidential* et celui suscité par la présence des gays et des lesbiennes dans l’Armée, la puissance de cette histoire ne réside pas dans sa vérité, mais dans la manière dont les ragots sur les personnages publics créent de l’indignation. « Il n’existe aucune preuve solide de l’accusation de travestissement portée à l’encontre de J. Edgar Hoover », écrit alors Rich. « Mais nous pouvons en rêver, non<sup>7</sup> ? »

Comme l’avance Rich, l’utilisation faite par Summers de l’histoire de Susan illustre l’avènement d’une nouvelle homophobie, trouvant ses origines dans les années 1980 – une décennie marquée par les militants *queers* et les demandes faites aux professionnels de la politique de s’attaquer à la crise entraînée par le sida. La révélation d’une homosexualité cachée servait pour certains à faire d’un ennemi politique un pervers, mais surtout, pour le plus grand nombre, un hypocrite : celui dont la haine de soi se traduit dans des politiques à l’encontre des lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et *queers* (LGBTQ). Plusieurs années avant la publication de *Official and Confidential*, la pratique, déjà connue de l’outing, associée principalement au journaliste gay Michelangelo Signorile et au magazine *Outweek*, était apparue comme un moyen de produire des ragots sur l’identité sexuelle, une arme politique entraînant la honte chez les puissants « dans le placard ». Et avant même que la pratique de l’outing se développe, Hoover était déjà une cible privilégiée de la presse gay. Dans une série d’articles au début des années 1980, des journalistes gays ont suivi avec attention une plainte pour discrimination déposée par un agent spécial gay, à propos de la

---

7. « The Smearing Game », *New York Times*, 6 novembre 1994 ; Rich (F.), « Men in Uniform », *New York Times*, 11 avril 1993.

surveillance illégale de groupes gays et lesbiens découverte par l'ACLU<sup>8</sup>. Ils ont publié un rapport selon lequel des agents du FBI auraient récupéré des sous-vêtements d'hommes politiques, destinés à alimenter les dossiers de chantage du directeur du FBI<sup>9</sup>.

Bien que beaucoup de ces publications aient d'abord seulement suscité de l'intérêt au sein de la communauté gay, elles ont rapidement rencontré un écho plus large. La vie politique ordinaire a changé de façon assez spectaculaire dans les années 1980, à mesure que les discours sur la morale et la répression de la sexualité en vinrent à dominer la sphère publique, devenue tout à la fois accueillante et hostile aux LGBTQ<sup>10</sup>. Dans les années 1990, et sous la présidence Clinton, la diffusion de ragots sur la sexualité des uns et des autres est devenue un moyen d'exprimer son animosité politique. Deux questions de méthodes, en histoire de la sexualité et en études *queer*, semblent particulièrement cruciales si l'on veut comprendre ce phénomène de l'histoire politique des États-Unis. Acteurs d'une discipline qui doit rendre compte de « ce qui s'est passé », comment les historiens doivent-ils traiter les témoignages à propos d'événements qui ne sont peut-être pas avérés, ou sont en partie avérés, ou encore impossibles à prouver ? Et en l'absence de preuve, comment tenir compte de la capacité d'anecdotes non avérées à dire des vérités sur la culture politique qui, autrement, seraient indicibles ?

Le récit de Susan Rosenstiel à propos de J. Edgar Hoover offre l'occasion d'une discussion plus générale, qui prenne pleinement en compte ce que les historiens de la sexualité et des différentes communautés sexuelles ont accompli en matière de remodelage du savoir, grâce à leur activisme. Ces chercheurs – souvent des historiens non seulement des mouvements politiques, mais aussi, de plus en plus, de la politique institutionnelle – sont parvenus à révéler des faits sur les identités sexuelles à partir d'un fatras de témoignages destinés à les dissimuler. Contrairement aux historiens politiques, ils sont devenus des experts de l'utilisation de connaissances étouffées ou cachées, de sources non habituelles et de rumeurs. Dans un essai précurseur en matière de *lesbian history*, Martha

---

8. American Civil Liberties Union. C'est l'une des plus importantes organisations de défense des droits et des libertés individuelles étatsunienne. [NDT]

9. Pour un récit de l'origine des controverses autour de l'*outing*, cf. Signorile (M.), « Gossip Watch », *Outweek*, 29 mai 1991. Sur l'usage politique des *outings* contre les gays et les lesbiennes des administrations Bush et Clinton supposés être restés dans le placard, cf. Signorile (M.), « Making a List, Checking It Twice », *Advocate*, 30 juin 1992, et « Outing Born Again », *Advocate*, 9 février 1993. Sur les articles sur le FBI dans la presse gay, cf. *Christopher Street*, 7 décembre 1983 ; Anderson (S. P.), « ACLU Seeks Data about FBI Spying on Gays since 1950 », *Advocate*, 6 mars 1984 ; Stadler (M.), *New York Native*, 24 septembre 1984 ; *Advocate*, 30 octobre 1984 ; Balter (M.), « Decades of FBI Surveillance Unveiled », *Advocate*, 11 décembre 1984. Il est possible que la première allégation publiée sur l'homosexualité de Hoover soit parue à la fin des années 1960 dans le tabloïd d'Al Goldstein, *Screw*, consacré au sexe ; cf. Talese (G.), *Thy Neighbor's Wife*, Garden City, New York, Doubleday, 1980, p. 229.

10. Chauncey (G.), *Why Marriage? The History Shaping Today's Debate over Gay Equality*, New York, Basic Books, 2004, p. 40-51.

Vicinus a fait valoir que « la reconnaissance du pouvoir de ne pas nommer et du non-dit, est un moyen essentiel pour la compréhension d'un passé si dépendant des données fragmentaires, des potins et des suspicions<sup>11</sup> ». Rapprocher ces deux pratiques me semble particulièrement important, puisque nous savons que les ragots et les insinuations sur la sexualité sont devenues une forme importante de connaissance politique, au moins au début du XIX<sup>e</sup> siècle, longtemps avant l'invention de l'alternative hétéro/homosexualité des sexologues, et avant l'usage de l'homophobie comme arme politique et sociale dans les États-Unis de la guerre froide<sup>12</sup>.

Des historiens comme John D'Emilio, Lisa Duggan, George Chauncey, Siobhon Somerville Jennifer Terry et Allan Bérubé ont pu noter que les connaissances du grand public sur l'homosexualité se sont développées parallèlement à l'essor d'autres institutions de régulation, telles que l'État, les sciences, les universités ou le capitalisme, pour n'en mentionner que quelques-unes<sup>13</sup>. Et pourtant, bien que les actes homosexuels soient déjà stigmatisés dans la plupart des régions des États-Unis au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt du gouvernement fédéral pour la réglementation de la sexualité ne s'est matérialisé en enjeu pour la sécurité nationale qu'après la Seconde Guerre mondiale. Une des conséquences de cet intérêt a été l'augmentation de l'homophobie dans la société et la création de nouvelles sanctions pénales à l'encontre des actes homosexuels dans les années 1950. L'homophobie est aussi un élément plus général de la culture politique dès la fin du New Deal. Des conservateurs comme Hoover (même s'il avait réalisé, comme on le prétend, ses désirs homosexuels et de travestissement) se sont spécialisés dans la diffusion d'anecdotes sur l'homosexualité de leurs ennemis politiques, comme Adlai Stevenson<sup>14</sup>. L'histoire de la Mattachine

---

11. Vicinus (M.), « Lesbian History. All Theory and No Facts or All Facts and No Theory? », *Radical History Review*, 60, 1994, p. 58.

12. Stein (M.), « Theoretical Politics, Local Communities. The Making of U.S. LGBT Historiography », *GLQ: Journal of Lesbian and Gay Studies*, 11 (4), 2005 ; Ablove (H.), *Deep Gossip*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003. Sur le pouvoir des « on dit » au XIX<sup>e</sup> siècle, cf. Basch (N.), « Marriage, Morals and Politics in the Election of 1828 », *Journal of American History*, 80 (3), 1993 ; Wightman Fox (R.), *Trials of Intimacy. Love and Loss in the Beecher-Tilton Scandal*, Chicago, University of Chicago Press, 1999. Sur l'importance de la rumeur dans la vie économique, cf. White (R.), « Information, Markets and Corruption. Transcontinental Railroads in the Gilded Age », *Journal of American History*, 90 (1), 2003.

13. D'Emilio (J.), *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 1983 et « Capitalism and Gay Identity », dans *Making Trouble: Essays on Gay History, Politics and the University*, New York, Routledge, 1992, p. 3-16 ; Duggan (L.), *Sapphic Slashers: Sex, Violence and American Modernity*, Durham, N.C., Duke University Press, 2000 ; Chauncey (G.), *Gay New York Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York: Basic Books, 1994 ; Somerville (S.), *Queering the Color Line. Race and the Invention of Homosexuality in American Culture*, Durham, N.C., Duke University Press, 2000 ; Terry (J.), *An American Obsession. Science, Medicine and Homosexuality in Modern America*, Chicago, University of Chicago Press, 1999 ; Bérubé (A.), *Coming out under Fire. The History of Gay Men and Women in World War Two*, New York, Free Press, 1990.

14. Candidat démocrate (issu de la gauche du parti) aux présidentielles américaines de 1952 et 1956 contre Eisenhower (NDT).

Society<sup>15</sup> commence ainsi avec l'exclusion d'Harry Hay du Parti communiste américain, et, comme le note Andrea Friedman, la chute de Joseph McCarthy est liée à l'utilisation de ragots sur son homosexualité lancés par les libéraux. Par le biais d'insinuations, de sous-entendus sarcastiques et d'allusions à des secrets inconvenants impossibles à publier, des journalistes et des professionnels de la politique ont réussi à introduire le soupçon contre le maccarthysme jusqu'à ce que la vérité éclate à propos de la corruption des Républicains<sup>16</sup>.

On le sait, la culture de masse véhicule souvent des vérités qui ne sont pas étayées par des faits. C'est ce qui fait de la controverse entourant un livre, insignifiant par ailleurs, comme celui de Summers, un excellent point de départ pour notre réflexion. Les historiens, pris dans les discussions sur la valeur de l'histoire de Susan Rosenstiel quant aux professionnels de la politique homosexuels dans le placard, pourraient à la place envisager une autre proposition : un « Hoover *queer* », dont le rôle dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle des États-Unis ne s'expliquerait entièrement ni par son identité sexuelle ni par ses actes en tant que directeur du FBI. Lorsque *Official and Confidential* a été publié, en 1993, les destinataires de l'histoire grand public ont cru, sans aucune difficulté, à l'anecdote de Rosenstiel sur Hoover – ce, indépendamment du nombre d'experts et d'anciens fonctionnaires du FBI qui l'ont contestée ; en partie parce que, en tant que célibataire endurci, il n'était à l'évidence pas normal. Pour les non-historiens, ces révélations allaient dans le sens d'une « vérité » plus générale : les puissants politiques américains sont souvent hypocrites, arrogants et vulnérables, contrôlent tout de la vie des autres, mais n'ont aucune maîtrise de leur propre vie.[...]

Un Hoover *queer* ouvre alors l'opportunité d'écrire une forme d'histoire dans laquelle les faits et la vérité sont – et ne sont pas – un enjeu. Comme Patricia Meyer Spacks l'a bien fait valoir, l'objectif central des ragots n'est ni l'échange d'informations ni de connaissances, mais bien l'échange de « points de vue ». Aussi incroyable que l'histoire de Rosenstiel puisse souvent apparaître aux yeux des historiens et des journalistes politiques, elle trouve une tout autre audience, auprès d'un public « élevé » aux scandales de la politique américaine : COINTELPRO, Watergate, Iran-Contra, Tail Hook, et le Rapport Starr... Une histoire du XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, pays qui a connu ces scandales politiques et d'autres encore, pourrait conduire à la conclusion que la corruption

15. L'une des premières associations homosexuelles fondée dans les années 1950 (NDT).

16. Chauncey (G.), *Why Marriage*, op. cit., p. 24-27 ; Boyd (N. A.), *Wide-open Town. A History of Queer San Francisco to 1965*, Berkeley, University of California Press, 2003, p. 108-147 ; Johnson (D. K.), *The Lavender Scare. The Cold War Persecution of Gays and Lesbians in the Federal Government*, Chicago, University of Chicago Press, 2004. Sur l'utilisation par Hoover du ragot selon lequel Stevenson était bien connu sous le nom d'« Adeline » par les autres gays importants de l'Illinois, cf. Theoharis (A.), *Nation*, 7 mai 1990. Sur l'utilisation libérale de la « tache » gay, cf. Friedman (A.), « The Smearing of Joe McCarthy. The Lavender Scare, Gossip and Cold War Politics », *American Quarterly*, 57 (4), 2005.

et le trafic sont des activités représentatives de l'État moderne et que les ragots comme d'autres preuves peu reluisantes fournissent des connaissances de plus en plus utiles sur l'état de la culture politique. Cela ne revient pas à dire que les ragots transmettent une vérité factuelle, mais bien plutôt qu'ils permettent à leurs consommateurs de lier fantasmes inavouables et questions sans réponse à propos du pouvoir et de la politique<sup>17</sup>.

L'histoire politique de la modernité doit tenir compte du pouvoir des ragots politiques et plus spécialement des ragots sexuels sur les politiques. C'est particulièrement le cas lorsqu'ils se stabilisent – comme pour la supposée vie gay de Hoover – et contribuent ainsi à forger des identités sexuelles incohérentes. Un Hoover *queer* plutôt qu'hétéro ou gay fait monter une véritable anxiété<sup>18</sup>. Cette dernière ne porte pas seulement sur l'interprétation de preuves factuelles qui soient crédibles ou vérifiables, mais sur les connaissances que les historiens peuvent réellement atteindre – ce que nous avons exploré dans une première partie. Dans la seconde partie de notre article, nous mettrons en contexte les réponses que les biographes de Hoover et les historiens du FBI ont faites aux allégations de Susan Rosenstiel. En se centrant sur l'œuvre d'Athan Theoharis, un spécialiste très reconnu du FBI et dont le travail a été fondamental pour le domaine, on voit bien que l'impact des progrès de l'histoire de la sexualité ou de la théorie *queer* sur l'histoire politique est limité ; et ceci bien que des histoires des politiques LGBTQ soient largement accessibles depuis les années 1970.

Ce problème n'est pas limité aux travaux de Theoharis, qui ne constituent qu'un exemple parmi d'autres. De façon générale, quand les experts du FBI répondent aux ragots sur l'homosexualité de Hoover, ils font face à une sorte de dissonance cognitive entre ce qu'ils « savent » sur J. Edgar Hoover et ce que les contraintes d'une histoire politique séparée de l'histoire de la sexualité leur permettent d'en dire. Cette partie de notre article s'attaque à un paradoxe : le déploiement vigoureux d'hypothèses sur le pouvoir et la sexualité présentées comme si elles étaient des faits. Ce faisceau de « preuves » est destiné à « démontrer » un fait singulier : indépendamment de son orientation sexuelle, Hoover n'aurait jamais eu d'activité sexuelle. En avançant ces arguments, les historiens créent un autre genre de ragots.

Un commérage ne dit ni vrai ni faux. Son rôle serait plutôt de « fixer » des identités sexuelles, qui se refusent de l'être. Le commérage devrait ainsi ouvrir plutôt que fermer les recherches historiques, d'autant que (pour paraphraser Spacks) les chercheurs montrent leur attirance pour les potins en déployant

---

17. Spacks (P. M.), *Gossip*, Alfred A. Knopf, New York, 1985, p. 22 ; Berlant (L.), *The Queen of America Goes to Washington City. Essays on Sex and Citizenship*, Durham, N.C., Duke University Press, 1997 ; Kipnis (L.), *Bound and Gagged. Pornography and the Politics of Fantasy in America*, New York, Grove Press, 1996.

18. Martha Umphrey traite une question similaire dans « The Trouble with Harry Thaw », *Radical History Review*, 62, 1995.



de grands efforts pour nier leur intérêt à leur endroit<sup>19</sup>. Que J. Edgar Hoover ait été homosexuel ou non n'est pas la question. C'est la nature de la structure politique qui l'a abrité et utilisé qui est ici l'enjeu ; et c'est cela que les ragots peuvent commencer à décrire.

Figure controversée et suscitant la controverse, Hoover pourrait être décrit à titre provisoire comme un hétérosexuel raté, dont la vie connue contraste fortement avec les visions genrées conventionnelles, qu'il a promues et utilisées pour façonner sa politique. Sujet aux commérages, il les a également habilement utilisés pour contrôler les autres et promouvoir sa propre célébrité, en tant que célibataire séduisant, sortant avec des starlettes ou des personnalités de la jet set<sup>20</sup>. Pour certains, ce genre de supercherie est typique des homosexuels dans le placard et vient prouver la réalité de l'homosexualité de Hoover. Pour d'autres, en particulier les membres de sa famille et ses collègues, cela démontre complètement autre chose : il n'avait pas de désirs sexuels et souhaitait uniquement être « marié » au gouvernement. Un récit *queer* dans lequel le ragot est une preuve historique critique de la tension entre culture politique publique et citoyenneté privée, pourrait suggérer que les deux interprétations peuvent être vraies, et pourtant qu'aucune ne serait avérée. L'histoire de Susan Rosenstiel et le récit de cette histoire par ses critiques peuvent, en ce sens, nous aider à forger une méthode particulière qui incorpore histoire de l'État, de la sexualité et de la citoyenneté dans l'histoire de l'après-guerre aux États-Unis<sup>21</sup>.

### L'identité sexuelle et le problème de la vérité

Avant même la publication de *Official and Confidential*, peu de personnalités ont été autant associées au scandale dans l'esprit du public que J. Edgar Hoover, un homme dont la politique était bien plus honteuse que la vie sexuelle. N'importe quel bilan de sa carrière politique évoque son histoire d'amour suivie avec la surveillance intérieure, qu'elle soit légale ou illégale, comme son incapacité à lutter contre les violations des droits civiques ou le syndicat du crime – avant qu'il soit contraint de s'y atteler, lorsque Robert Kennedy est devenu procureur général en 1961. Le mandat de Hoover a débuté et s'est terminé en pleine corruption politique : il a été nommé après le scandale du *Teapot Dome*, en 1926 ; il est mort en 1972, lorsque l'enquête sur le *Watergate* prenait de l'ampleur et que

19. Spacks (P. M.), *Gossip, op. cit.*, p. 59.

20. Potte (C. B.), *War on Crime. Bandits, G-Men and the Politics of Mass Culture*, New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1998 ; Powers (R. G.), « One G-Man's Family. Popular Entertainment Formulas and J. Edgar Hoover's F.B.I. », *American Quarterly*, 30 (4), 1978 ; et Powers (R. G.), *G-Men: Hoover's FBI in American Popular Culture*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1983.

21. Comme l'affirme Deborah Nelson, l'histoire politique de l'après-guerre aux États-Unis se caractérise par un paradoxe central : l'effondrement de l'intimité et les déclarations insistantes sur la nécessité de la préserver ; cf. *Pursuing Privacy in Cold War America*, New York, Columbia University Press, 2002. Pour un aperçu de cette période, qui montre le phénomène en particulier en lien avec le maccarthysme, cf. Schrecker (E.), *Many Are the Crimes. McCarthyism in America*, Boston, Little, Brown, 1998.

le rôle de couverture qu'avait joué le Département de la Justice devenait évident. Dès *The FBI Nobody Knows* de Fred Cooks, en 1964, et sur un mode accéléré dans les années 1980, les ouvrages critiques sur sa carrière alimentent un flux régulier de révélations sur le conservatisme de sa politique et sur son utilisation du FBI comme un instrument destiné à perpétrer des actes politiques amoraux et illégaux<sup>22</sup>.

Bien que destinés à des publics distincts, les travaux savants ou populaires sur la carrière de Hoover ont en commun la préoccupation libérale de la fin de la guerre froide quant aux échecs du libéralisme américain. Les historiens professionnels sont entrés un peu tard dans ce projet critique, en commençant à travailler sérieusement sur le FBI seulement après que le *Freedom of Information Act* (FOIA) et plusieurs autres décisions de justice aient permis la déclassification des archives du FBI, au milieu des années 1970. Ces historiens politiques ont surtout recherché des preuves répondant aux critères académiques, c'est-à-dire des documents provenant directement du gouvernement. Ils ont également utilisé des types de sources moins empiriques, plus représentatives de l'histoire culturelle : des contributions sur l'activité du FBI, provenant de militants, de journalistes, d'auteurs d'autobiographies ou d'écrivains grand public, comme des films, des émissions de télévision, ou de la littérature populaire. [...] Toutes ces contributions étaient circonspectes dans leur interprétation des rumeurs sur l'homosexualité de Hoover, si tant est qu'elles les mentionnent. En 1993, le livre de Summers, puis les émissions spéciales de télévision qui ont suivi la publication, ont contraint à poser clairement la question.

Autant le livre que les émissions de télévision ont largement fait appel à des historiens éminents, en tant qu'experts ; mais le résultat tient pourtant davantage du journalisme de tabloïd que du documentaire historique. Comme les animateurs de *talk-shows* de déballage qui dominent les programmes télévisés en journée, Summers n'a pas critiqué Hoover pour son homosexualité, mais plutôt pour sa malhonnêteté, parce qu'il l'a dissimulée. Le crime organisé a prospéré, avançait-il, parce que ce qui causait la honte de Hoover était connu de la pègre. « Jusqu'à ce que les frères Kennedy commencent à s'attaquer au crime organisé », écrit Summers, « [le patron de la mafia Meyer] Lansky se vantait en privé que Hoover était "sous-contrôle" ». Lors d'une émission spéciale de la chaîne *Arts and Entertainment Network* (A&E), diffusée en 1996, *J. Edgar Hoover : privé et confidentiel*, Summers a raconté une anecdote tirée de son livre

---

22. Blackstock (N.), *The FBI's War on Political Freedom*, New York, Vintage Books, 1976 ; Davis (J. K.), *Assault on the Left. The FBI and the Sixties Anti-War Movement*, Westport, Conn., Praeger, 1997 ; Garrow (D. J.), *The FBI and Martin Luther King Jr. From Solo to Memphis*, New York, W. W. Norton, 1991 ; Cooke (F. J.), *The FBI Nobody Knows*, New York, Macmillan, 1964 ; Gentry (C.), *J. Edgar Hoover. The Man and His Secrets*, New York, Norton, 1991 ; Powers (R. G.), *Secrecy and Power. The Life of J. Edgar Hoover*, New York, Free Press, 1987 ; Theoharis (A. G.), Cox (J. S.), *The Boss. J. Edgar Hoover and the Great American Inquisition*, Philadelphia, Temple University Press, 1988.

sur Hoover et son directeur adjoint, Clyde Tolson, se donnant la main dans un taxi. Bill Bonanno, le fils du patron du crime Joseph Bonanno, « Joey Banana », assura, plus tard dans l'émission, que l'avocat de la famille (qui n'était autre que Roy Cohn !) possédait des photos d'Hoover travesti, qui protégeaient ses clients des enquêtes du gouvernement fédéral<sup>23</sup>.

Comme Susan Rosenstiel, l'émission spéciale d'A&E s'est appuyée sur des « faits » à propos de gays, empreints de l'homophobie habituelle, racontés par des gens « respectables », pour corroborer des racontars qui ne peuvent être attribués qu'aux bas-fonds criminels et homosexuels de New York. Les penchants sexuels de Hoover, explique Summers, étaient évidents, et ce dès l'enfance. Obsédé par l'ordre, « il n'avait rien d'un athlète [et] n'avait aucun succès auprès des filles [...]. Il a fallu qu'il compense avec d'autres réussites », par exemple en se montrant un bon élève. Hoover « n'a jamais ramené une fille à la maison pour lui faire rencontrer sa mère qui était très autoritaire » ; son père était « solitaire et n'a joué qu'un petit rôle dans son éducation ». Parmi les interviewés, Harry Smith – alors animateur du *Morning Show* de CBS, ce qui lui donnait attrait et légitimité – utilise les données dont on dispose pour faire de Hoover quelqu'un d'efféminé : enfant « ragoteur », selon lui, Hoover a été « attiré vers des organisations d'élite pour jeunes hommes<sup>24</sup> ». Adulte, souligne Smith, Hoover a consulté un psychiatre à propos d'un « sombre secret personnel » – mais Smith n'a jamais précisé ce qu'était ce « secret ». De même, pendant l'émission, l'historien Richard Gid Powers décrit l'amitié de Hoover pour Tolson comme revêtant « l'apparence d'une sorte de mariage entre hommes ».

Dans cette émission, l'évocation de Hoover non seulement comme efféminé, mais aussi comme un gay resté dans le placard est si puissante, que même les protestations de ses anciens collègues du Département de la Justice et de sa nièce Dorothy Robinette – qui a soutenu qu'« il était marié au FBI » – apparaissent comme une preuve supplémentaire que Edgar Hoover était très, très gay. Il est vraiment rare de rencontrer qui que ce soit lors d'un congrès d'historiens, ou même dans la rue, qui ne pense pas que le directeur du FBI n'était pas sexuellement « normal », que s'il avait des relations sexuelles, c'était avec des hommes, et que ce « fait » a eu une grande influence sur son action au FBI.

Que Hoover ait effectivement vécu une vie homosexuelle cachée, qu'il ait eu des désirs hétérosexuels secrets ou refoulés (des témoins ont décrit son sous-sol

---

23. Gamson (J.), *Freaks Talk Back. Tabloid Talk Shows and Sexual Nonconformity*, Chicago, University of Chicago Press, 1998 ; Summers (A.), *Official and Confidential*, op. cit. p. 13 ; les citations de l'émission spéciale d'A&E sont tirées de mes retranscriptions. La théorie du chantage a été maintes fois répétée ; on peut la trouver par exemple dans Jeffreys (D.), *The Bureau. Inside the Modern FBI*, New York, Houghton Mifflin Company, 1995, p. 84.

24. Sur la question de l'association ancestrale entre les femmes et les ragots, cf. Spacks (M. P.), *Gossip*, op. cit., p. 38-46.

décoré d'affiches de *pin-ups*), qu'il ait été asexué, ou bien qu'il ait été commandé par des pulsions complexes qui ne peuvent pas être décrites par l'alternative hétéro/homo, doivent rester des questions ouvertes et peut-être insolubles. Ce qui doit être souligné, cependant, c'est que ces ragots sont en partie crédibles parce que la perversion sexuelle est un thème constant, frisant l'obsession, dans les écrits de Hoover sur les criminels, les communistes et les mouvements pour les droits civiques. Si sa vie sexuelle personnelle est mal documentée, les preuves sont abondantes du fait qu'il n'aimait pas, et se méfiait, de ce qu'il percevait comme des déviances sexuelles. Il croyait que tous les criminels étaient des pervers sexuels. Il haïssait les rapports sexuels interracialisés et les pratiques de communisme sexuel à gauche ou dans le mouvement des droits civiques. Dès le début, il sélectionnait dans les dossiers de surveillance ce qui touchait à la pornographie, le conservait dans ses fichiers privés et il utilisait ce qui relevait de la sexualité pour intimider ses opposants politiques. Il faisait montre publiquement d'une haine viscérale pour les femmes dont les actions ou les convictions lui apparaissaient comme une atteinte à la sécurité intérieure : des femmes comme la présumée chef de gang, Kate « Ma » Barker, l'anarchiste Emma Goldman, ou encore Ethel Rosenberg, déclarée coupable d'espionnage prosoviétique. Le placard de Hoover regorgeait de secrets allant bien au-delà du domaine sexuel : les arrangements politiques, les prêts personnels, le jeu – ce que le journaliste Diarmuid Jeffreys (pour ne citer que lui) a caractérisé comme « de l'hypocrisie morale – ses petits travers, ses indignations publiques sur les peccadilles des autres [...] cachant sa propre pratique en privé des mêmes activités<sup>25</sup> ».

Ce que les récits grand public et savants devraient nous faire comprendre, près d'un quart de siècle après la mort de Hoover, c'est qu'il n'est pas besoin d'« outer » quelqu'un comme homosexuel ou de donner la preuve absolue qu'il se travestit ou pratique des actes sexuels particuliers, pour que l'on sache qu'il n'était pas seulement un hétérosexuel raté, mais aussi un personnage politique obsédé par le sexe.

Comment pouvons-nous alors utiliser ces connaissances pour poser de nouvelles questions, qui pourraient nous donner une histoire utilisable de J. Edgar Hoover et de la période politique qu'il a dominée ? Il est d'abord nécessaire de reformuler le débat stérile sur l'identité, inhérent à la question « Hoover était-il gay ? ». Nous devrions plutôt nous demander comment interpréter les preuves *queer* laissées par cette figure politique influente. Se confronter à cette question, c'est clarifier la manière dont une méthodologie venue des études *queer*, regardant la preuve non pour établir sa cohérence, mais depuis le point de vue de la dissonance, de la répression, de la stigmatisation, de la perversion, de l'inversion, pourrait constituer une avancée importante pour l'histoire politique. Une telle démarche devrait nous amener à renoncer au désir de dévoiler des

---

25. Jeffreys (D.), *The Bureau*, op. cit., p. 67.

homosexuels célèbres, et nous amener à regarder plutôt les accusations d'homosexualité comme un phénomène proche, mais distinct [...].

Cette question nouvelle demanderait aux historiens politiques de reconnaître ce que les historiens de la sexualité prennent aujourd'hui habituellement pour acquis : dans une recherche sur un homosexuel dans le placard, c'est le placard autant que l'« homosexuel » qui doit être objet d'histoire<sup>26</sup>. Cette question nouvelle conduirait à noter que le désir sexuel est beaucoup plus contingent et déroutant que ne le permet l'insistance sur les catégories d'identité du XX<sup>e</sup> siècle ; et elle aurait pour corollaire de reconnaître que le sens de la sexualité et l'importance des relations sexuelles, loin d'être identiques, changent en réalité selon la période, la race, l'espace, et la classe sociale<sup>27</sup>. Quelle que soit la conscience sexuelle de soi qu'ait pu avoir Hoover, elle aurait été complexifiée par l'évolution des idées sur la masculinité, sur la sexualité masculine, la race, la classe, l'identité nationale, et le droit à la vie privée, tout au long des cinquante années passées au service du gouvernement et des sept décennies où il a vécu.

Par exemple, quand je dis que Hoover est un « hétérosexuel raté », je prends au sérieux le fait qu'aucune preuve sur des actes hétérosexuels n'a été avancée depuis sa mort, et que tout au long de sa vie, il se qualifiait lui-même de célibataire, un statut qui peut l'avoir aidé à détourner les questions sur le sexe, mais qui, en même temps, l'a laissé vulnérable à la stigmatisation. Les célibataires, comme Howard Chudacoff l'a fait valoir, sont restés aux marges de la respectabilité au cours du XX<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où l'État, la société et l'Église demandaient régulièrement de faire de la famille le pilier de l'ordre social. La vie de famille a pris de nouvelles significations culturelles dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme forme de réalisation personnelle, venant s'ajouter à ses avantages économiques, ce qui a conduit à stigmatiser les hommes et femmes célibataires<sup>28</sup>. La guerre froide a également vu la montée d'hétérosexualités masculines rebelles, qui ont revendiqué ce stigmate comme le signe d'une masculinité débordante plutôt qu'insuffisante, par exemple sous la forme du « célibataire *play-boy* » et du *Rat Pack*<sup>29</sup> de Hollywood – un style imité par Hoover avec ses sorties en boîte de nuit, le jeu et ses apparitions dans les rubriques de commérages. Et il était évident que certains célibataires étaient ostensiblement et implacablement des hétérosexuels : Hugh Hefner avait ses « Bunnies ». Frank

26. Sedgwick (E. K.), *The Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990 ; Serlin (D. H.), « Christine Jorgenson and the Cold War Closet », *Radical History Review*, 62, 1995, p. 139.

27. Romano (R.), *Race Mixing. Black-White Marriage in Postwar America*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2003 ; Boag (P.), *Same-Sex Affairs. Constructing and Controlling Homosexuality in the Pacific Northwest*, Berkeley, University of California Press, 2003.

28. Chudacoff (H. P.), *Age of the Bachelor. Creating an American Subculture*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1999 ; May (E.), *Homeward Bound. American Families in the Cold War Era*, New York, Basic Books, 1999.

29. Le Rat Pack réunit dans un groupe informel, dès les années 1950, des artistes comme Frank Sinatra (son leader), Sammy Davis Jr, Dean Martin ou Peter Lawford (beau-frère de John et Bob Kennedy). [NDT]

Sinatra avait Ava Gardner (et Liz Taylor et Judy Garland et Marilyn Monroe et Lauren Bacall et Mia Farrow et bien d'autres). Quel nom a été sérieusement lié à Hoover, si ce n'est celui de Clyde « Junior » Tolson ?

Hoover a-t-il jamais été aimé sexuellement par un pair, quelqu'un qu'il aimait et désirait en retour ? Nul ne le sait. Le directeur du FBI avait une kyrielle de beaux compagnons de sexe masculin et s'est fixé sur Tolson dans les années 1930. On pourrait présumer un lien amoureux entre eux, et la plupart des historiens l'ont supposé, mais ont-ils eu des relations sexuelles ? Et s'ils n'en ont pas eu, peuvent-ils avoir été homosexuels ? Des éléments de preuve d'actes spécifiques pourraient régler cette question aux yeux de certains, mais si ces preuves existaient, s'il pouvait être « prouvé » que Hoover a été un « homosexuel », comment « les homosexuels » devraient-ils revoir le récit de leur propre histoire afin de le prendre en compte ? Le fait d'associer Hoover avec le placard, via des commérages, pourrait être vu comme une stratégie politique importante pour une communauté nationale LGBTQ libérale, racontant son histoire comme un progrès vers la pleine citoyenneté, fondée sur des identités sexuelles partagées qui sont, comme le note Michael Warner, de plus en plus déconnectées des « actes sexuels et [de] la honte à leur endroit<sup>30</sup> ». Cependant, les politiques d'émancipation occultent aussi une possibilité, sur laquelle beaucoup insistent pourtant : à savoir que Hoover était un homosexuel sans sexualité. Que l'on puisse être homosexuel sans sexualité est une question intéressante : c'est l'implicite des mantras de certains penseurs religieux (« Haïr le péché et aimer le pécheur »), aussi bien que de la politique des ressources humaines de l'armée américaine de l'administration Clinton (« Don't ask, don't tell<sup>31</sup> »). Considérer Hoover comme *queer*, bien que cela oblige à élargir la catégorie au-delà de ses limites actuelles – jusqu'ici réservée à la gauche – pourrait conduire à s'intéresser de plus près à l'a-sexualité comme catégorie historique donnant sens à certaines vies, quand bien même elle ne se prête ni à l'identification ni à une politique de la sexualité.

En effet, c'est cet homosexuel asexué qui ressort toujours des biographies savantes qui prennent le plus au sérieux les témoignages des plus proches de Hoover. Par exemple, dès 1987, Powers souligne l'« éducation presbytérienne [de Hoover], très collet monté, et son conformisme presque fanatique » : ce, pour faire valoir que la relation avec Tolson a peut-être été de l'amour, mais pas sexuelle. « Pourtant, les pulsions sexuelles humaines étant ce qu'elles sont », nuance Powers, « il est aussi possible que la relation ait été pleinement sexuelle.

---

30. Warner (M.), *The Trouble with Normal. Sex, Politics and the Ethics of Queer Life*, New York, Free Press, 1999, p. 31 ; cf. aussi Chasin (A.), *Selling Out. The Gay and Lesbian Movement Goes to Market*, New York, St. Martin's Press, 2000.

31. Jakobsen (J. R.), Pellegrini (A.), *Love the Sin. Sexual Regulation and the Limits of Religious Tolerance*, New York, New York University Press, 2003 ; Halley (J. E.), *Don't Tell. A Reader's Guide to the Military's Anti-Gay Policy*, Durham, N.C., Duke University Press, 1999.

Il n'existe aucune preuve convaincante permettant un jugement définitif dans un sens ou un autre. Prenant en compte toutes les informations connues, c'est une expression comme "relation conjugale" qui décrit le plus justement ce qui est connu des liens entre les deux hommes, liens qui sont devenus plus forts et plus exclusifs au fil des années. » Dans un livre ultérieur, publié après les révélations de Rosenstiel, Powers a modifié ce passage pour exclure l'hétérosexualité comme possibilité, en avançant que les photos d'archives montrant Tolson en pyjama constituent une donnée convaincante quant à la sexualité de Hoover. « La plupart des hommes », conclut-il, « considéreraient comme une inexcusable atteinte à leur intimité le fait qu'un autre homme les photographie endormis – à moins qu'il y ait eu entre eux une relation plus intime qu'une classique amitié masculine<sup>32</sup>. »

En 1988, des biographes tels qu'Athan Theoharis ou John Stuart Cox ont fait valoir, avec moins d'ambiguïté, qu'en dépit de la « préférence première de Hoover pour la compagnie des hommes », il était a-sexuel. Ils reprennent les remarques de sa nièce selon laquelle son oncle aurait considéré le mariage comme une distraction par rapport à sa carrière. De fait, cette explication est tellement omniprésente chez les membres de sa famille, que l'on peut imaginer qu'ils commérait à son propos, eux aussi. Theoharis et Cox ont alors avancé, contrairement à Powers, que l'incapacité de Hoover à assouvir ses désirs sexuels ont fait de lui « ce que la littérature clinique appelle une "personne très défendue" », une personne qui a détourné son désir sexuel inutilisé et insatisfait vers son travail. Ses usages pervers du pouvoir d'État seraient, par conséquent, une manifestation visible de ses fantasmes homosexuels cachés. « L'ensemble de la structure de sa vie », écrivent-ils, a été « conçu pour cacher ses propres pulsions inacceptables et les retourner vers des menaces extérieures<sup>33</sup>. » En d'autres termes, les actes sexuels de Hoover ont pris la forme d'actes politiques.

Cette déduction, qui semble mettre en question l'homosexualité de Hoover, la confirme plutôt. Les auteurs ne parviennent pas à donner suffisamment de poids aux preuves avancées par les membres de la famille Hoover, disant qu'il était, simplement, célibataire, un statut qu'il aurait partagé avec d'autres figures politiques de l'après-guerre comme le *Speaker* à la Chambre des représentants, Sam Rayburn, ou encore le leader de la majorité au Sénat, Richard Russell (tous deux ont eu des relations amoureuses, intimes avec le jeune Lyndon Baines Johnson, relatées par son biographe Robert Caro<sup>34</sup>). De cette façon, même si Powers, Theoharis et Cox prennent leurs distances vis-à-vis des commérages, en refusant de traiter de l'homosexualité de Hoover comme un « fait », ils ne

32. Powers (R. G.), *Secrecy and Power*, op. cit., p. 172-173, et *Broken. The Troubled Past and the Uncertain Future of the FBI*, New York, Free Press, 2004, p. 241-242.

33. Theoharis (A. G.), Cox (J. S.), *The Boss*, op. cit., p. 39-47.

34. Caro (R.), *The Years of Lyndon Johnson. The Path to Power*, New York, Alfred A. Knopf, 1982, et *Master of the Senate*, New York, Alfred A. Knopf, 2002 ; Chudacoff (H. P.), *Age of the Bachelor*, op. cit., p. 4.

peuvent toutefois pas s'empêcher de sous-entendre qu'Hoover n'était pas activement hétérosexuel. Cette esquivance nous dit peu de choses sur l'identité de Hoover, mais elle nous en dit beaucoup sur l'utilité limitée des catégories identitaires si l'hétéro- et l'homosexualité (ou même la bisexualité) sont les seuls choix possibles. En somme, des spéculations qui sont centrées sur l'identité sexuelle, mais évitent de tirer des conclusions à ce sujet, sont assez proches des ricanements des journaux de ragots des années 1920 et 1930, qui publicisaient la présence du directeur à des « spectacles antiques » ou encore soulignaient la « grâce de sa démarche » lors de ses tournées quotidiennes<sup>35</sup>.

Il est frappant que ces commérages cessent d'être publiés dès les succès spectaculaires de Hoover contre la peste en 1934 et 1935. Ils ne redeviennent visibles pour les historiens seulement parce que, à partir de 1943, Hoover commence à utiliser systématiquement des agents du FBI pour réprimer ceux qui parlent de sa présumée homosexualité lors de conversations informelles<sup>36</sup>. En 1951, à la demande de plusieurs agences fédérales, il conçoit le programme *Sex Deviates*, visant à identifier les gays et lesbiennes travaillant au sein du gouvernement. Ce programme a été élargi en 1953, à la suite d'un décret présidentiel de Dwight Eisenhower, rendant illégal l'emploi d'homosexuels par le gouvernement fédéral. Parallèlement, la diffusion des théories psychologiques sur l'homosexualité la rend plus visible que jamais. Des milliers de soldats, dont beaucoup d'anciens combattants, ont été exclus de l'armée par les psychiatres à partir de 1943. La sanction portée à l'encontre de leur conduite jugée « déshonorante » a mené de nombreux homosexuels au chômage et les a rendus inéligibles aux politiques de redistribution – qui ont permis l'extension de la classe moyenne après la Seconde Guerre mondiale. Leur présence dans la société a été rendue, par là même, plus visible. Au même moment, le Rapport Kinsey, de 1948, conteste le binarisme sexuel, en raison de données qui font apparaître une activité homosexuelle chez un nombre considérable d'hommes. Mais, au lieu de normaliser l'homosexualité, la recherche de Kinsey peut avoir contribué à convaincre les employeurs du temps de la guerre froide qu'ils avaient besoin de mettre en place une surveillance plus élaborée pour découvrir les homosexuels « jouant » les hétérosexuels<sup>37</sup>.

---

35. Curieusement, ces ragots sont conservés dans une collection de coupures de journaux que Hoover archivait ; voir les albums de coupures de presse de J. Edgar Hoover, RG 65, National Archives, Washington, D.C.

36. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime. An Historical Antidote*, Chicago, Ivan R. Dee, 1995, p. 34-35 ; cf. aussi Kessler (R.), *The Bureau*, op. cit., p. 98-99.

37. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime*, op. cit., p. 103-108 ; Bérubé (A.), *Coming out under Fire*, op. cit., p. 149-176 ; Canaday (M.), « Finding the Lesbian in the State », texte présenté le 3 juillet 2005 à la *Thirteenth Berkshire Conference on the History of Women*, à Scripps College ; Terry (J.), *An American Obsession*, op. cit., p. 296-314 ; Corber (R. J.), *Homosexuality in Cold War America. Resistance and the Crisis of Masculinity*, Durham, N.C., Duke University Press, 1997 et « Cold War Femme. Lesbian Visibility in Joseph L. Mankiewicz's *All About Eve* », *GLQ. Journal of Lesbian and Gay Studies*, 11 (1), 2005.



Rapprochées, ces circonstances suggèrent que les ragots ont représenté une source importante d'information pour la surveillance exercée par l'État pendant la guerre froide. Les actes homosexuels eux-mêmes, bien qu'ils soient parfois devenus partie intégrante d'un dossier d'enquête, n'avaient pas à être prouvés pour qu'un employé du gouvernement soit identifié comme un risque pour la sécurité. De même que les informations sur les contacts subversifs établis par le FBI et les enquêteurs de la *House Un-American Activities Committee* (HUAC), les ragots étaient une catégorie importante d'informations lorsque les agents spéciaux enquêtaient sur quelqu'un. La plupart des enquêtes s'intéressaient aux relations sociales ou à l'association avec des personnes suspectes ; même à une date aussi tardive que le 24 juin 1969, le collaborateur du président Nixon, H. R. Haldeman, note dans son journal ce qui arrivait sans doute régulièrement : « Hoover [...] a signalé au [procureur général John] Mitchell que le journaliste Drew Pearson détenait un rapport selon lequel [John] Erlichman, [Dwight] Chapin, et moi-même aurions assisté à des soirées homosexuelles dans un hôtel de Washington. Pearson est en train de vérifier sa véracité avant de révéler l'histoire [...]. Sur la suggestion de Mitchell, nous avons accepté d'être destitués par le FBI le temps que l'on tire cela au clair<sup>38</sup>. »

Prendre au sérieux les commérages pourrait alors nous permettre d'historiciser l'homophobie comme une forme de connaissance ne portant pas du tout sur les personnes LGBTQ. Les commérages doivent plutôt être lus pour ce qu'ils racontent sur le pouvoir dans un langage emprunté au genre et à la sexualité. Par exemple, il est significatif que Rosenstiel ait attendu la fin des années 1980 pour raconter l'histoire – vraie ou fausse – profondément homophobe sur les événements qui se seraient déroulés dans les années 1950 : même la crainte de représailles n'explique pas ce long retard, sachant que Hoover est mort en 1972. Comment dès lors lire cette histoire, si nous la prenons comme une allégorie du pouvoir à la fin de la guerre froide ?

Il faudrait commencer, comme Frank Rich l'a suggéré dans son commentaire d'*Official and Confidential*, par mettre en avant le rôle politique, en pleine mutation, de l'homophobie. Dans une ère post-libération gay et post-sida, les homosexuels dans le placard continuent à être considérés comme dangereux et meurtriers, tout comme ils l'étaient dans la culture populaire de guerre froide. Mais, ce point de vue est dorénavant défendu la plupart du temps par des personnes ouvertement LGBTQ. [...] Ainsi, vers la fin des années 1980, Hoover ne pouvait pas être perçu autrement que comme un gay dans le placard, précisément parce qu'il a persécuté et insulté les homosexuels. Quelle que soit la source, les ragots qui le protégeaient et ceux qui le menaçaient, ramènent toujours à une histoire de pouvoir. Ils corroborent ce que nous savons implicitement de

---

38. Haldeman (H. R.), *The Haldeman Diaries. Inside the Nixon White House*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1994, p. 66.

la façon dont les hommes de pouvoir protègent leur vie privée. Dans le cas de Hoover, cela voulait dire la présence de femmes servant d'alibi lors des événements mondains, les allusions de sa secrétaire, Helen Gandy, selon lesquelles elle serait sortie avec son patron, et les articles du chroniqueur mondain Walter Winchell, dans les années 1950, sur les liaisons de Hoover avec des actrices et/ou des veuves célèbres de Floride. Le racontar de Rosenstiel fonctionne par ailleurs comme une allégorie du déclin et de la chute d'un État impérial : souvenez-vous que Susan souligne que l'orgie aurait eu lieu dans « un lit, comme au temps de César ». Comme Douglas Crimp l'a fait remarquer à propos de Roy Cohn, la seule chose que cette histoire nous dit de Hoover ne porte pas sur son identité sexuelle, mais sur le fait qu'il était un « homosexuel diabolique qui mentait sur tout ; [...] la révélation est que les homosexuels sont des menteurs et des traîtres<sup>39</sup> ». L'anecdote homophobe ne ramène donc pas à Hoover, mais seulement à l'homophobie.

À l'évidence, chaque anecdote sur J. Edgar Hoover nécessite d'aborder non la vérité ou la fausseté des ragots à son propos, mais la portée *queer* de sa vie. L'intimité de Hoover est scrutée, car il est de plus en plus difficile, pour les historiens, comme pour tout Américain du vingt et unième siècle, de penser que les frontières entre public et privé ont un sens. En raison de ce changement de perspective, Hoover est considéré à la fois comme le plus grand policier de tous les temps, mais aussi comme le plus grand risque pour la sécurité durant la guerre froide. Sa dévotion à l'égard de sa mère est alors une preuve non seulement de sa dévotion équivalente à l'égard de l'État, comme l'ont affirmé ses proches, mais aussi d'une masculinité défaillante et donc, de son incapacité à endosser l'importante charge patriarcale qu'est l'exercice du gouvernement, dans un contexte où l'État d'après-guerre endosse de nouvelles responsabilités, internationales et intérieures<sup>40</sup>.

Si dresser le portrait d'un Hoover *gay* ne tolère ni ambiguïté ni contradiction, en revanche un portrait de Hoover *queer* les requiert. Un Hoover *queer* permet de dépasser le discours politique « normal » pour montrer l'interdépendance des connaissances politiques et culturelles sur la Nation qui se cristallisent dans les potins *queer* sur sa personne. Cela nous permet de prendre l'insinuation et la métaphore au sérieux, faisant de Hoover à la fois l'auteur et la cible de

---

39. Signorile (M.), *Sex, the Media and the Closets of Power*, Madison, University of Wisconsin Press, 2003 ; Crimp (D.), « Right on, Girlfriend ! », in Warner (M.), dir., *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, p. 307-308. Pour illustrer l'argument de Crimp, cf. deux textes aussi différents que von Hoffman (N.), *Citizen Cohn*, New York, Doubleday, 1988 et Kushner (T.), *Angels in America. A Gay Fantasia on National Themes*, New York, Theater Communications Group, 1993-1994.

40. Sur la croissance de l'État paternaliste pendant le *New Deal*, cf. Kessler-Harris (A.), *In Pursuit of Equity. Women, Men and the Quest for Economic Citizenship in Twentieth-Century America*, New York, Oxford University Press, 2001 ; pour ce résultat de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, cf. Benet-Weiser (B.), « Elian Gonzalez and "The Purpose of America": Nation, Family and the Child-Citizen », *American Quarterly*, 55 (2), 2003.

sous-entendus homophobes classiques. Philip Wylie affirme ainsi dans *Generation of Vipers*, publié en 1942, que les fils qui ont été élevés par des mères autoritaires, en l'absence réelle ou imaginaire des pères, n'ont pas atteint la maturité nécessaire pour perpétuer la Nation. Au lieu de cela, les hommes sans pères, comme Hoover, ont avidement recherché leur propre masculinité perdue auprès d'« amis » de sexe masculin qui – comme auraient pu en cancaner ma mère et ses voisines dans les années 1960, le regard plein de sous-entendus, au milieu des volutes de fumée de cigarette – eux, « *avaient une mère*<sup>41</sup> ».

Nous, les historiens, devrions à mon sens détourner notre attention de la définition de l'identité sexuelle de Hoover et résister aux questions sur des preuves que nous ne possédons pas. Nous n'avons pas de données factuelles sur la vie sexuelle de Hoover ; mais nous avons les preuves de ragots sur celle-ci. Ces preuves pourraient être utilement reliées aux discussions habituelles sur la relation entre mythe et histoire nationale. Les enjeux intellectuels et politiques de la connexion ou de la déconnexion de Hoover avec des actes et des identités sexuelles pourraient être explorés. On étendrait ainsi nécessairement le champ de l'histoire politique pour pouvoir prendre en compte non seulement des faits, mais aussi des représentations de faits, qui révèlent les changements de la culture politique<sup>42</sup>. Comprendre Hoover comme une figure *queer*, dans les histoires que nous écrivons, plutôt que comme une figure gay contradictoire, dans l'histoire tout court, permettrait également de dépasser la question stérile de qui « compter » comme homosexuel, et de s'intéresser plutôt à la nécessité culturelle de « prendre en compte » – ou de « ne pas prendre en compte » – les homosexuels.

### Les preuves qui n'osent pas dire leur nom

Le projet historique plus large que je propose voudrait, au-delà de la question de l'identité sexuelle, donner de l'importance aux ragots constamment mentionnés sur Hoover : « Junior » Tolson en pyjama chez Hoover ou les deux surpris se donnant la main dans des taxis ou chuchotant tout près l'un de l'autre dans les boîtes de nuit. Il s'agirait de prendre en compte les formes de honte intellectuelle rendant les preuves sur la sexualité qui ne sont pas irréfutables difficiles à utiliser par les historiens. Comme je l'ai souligné, l'histoire politique et l'histoire de la sexualité de l'Amérique d'après-guerre sont considérablement imbriquées, ce dont les historiens politiques doivent encore tirer pleinement

---

41. Wylie (P.), *Generation of Vipers*, New York, Farrar and Rinehart, 1942. L'argument de Wylie, formulé en pleine Seconde Guerre mondiale, était central dans les textes de la Guerre froide, comme dans le roman satirique de Richard Condon, *The Manchurian Candidate*, 1959, New York, Four Walls Eight Windows, 1987, ou dans des films comme *Rebel Without a Cause* (prod. Warner Brothers, dir. Nicholas Ray, 1955) ou *Mildred Pierce* (prod. Warner Brothers, dir. Michael Curtiz, 1945).

42. Rubin (G. S.), « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory on the Politics of Sexuality », in Ablove (H.), Barale (M. A.), Halperin (D.), *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge, 1993, p. 18.

parti. De plus, l'augmentation du nombre de faits politiques inquiétants révélés sur la guerre froide, qui indique les tendances antidémocratiques de la culture politique américaine, comme celles encouragées et imposées par Hoover, requiert de la part des chercheurs d'affronter la honte que suscite notre passé national. Cette honte n'est pas différente de celle entraînée par la révélation de relations sexuelles illicites.

Baucoup d'historiens du FBI étaient des libéraux ou des radicaux, inspirés par la Nouvelle Gauche – que Hoover travaillait ardemment à supprimer. Les liens directs avec le militantisme ont disparu au fil du temps dans la mesure où les questions historiques susceptibles de provoquer une honte nationale ne peuvent plus être écartées comme purement idéologiques, comme elles l'ont souvent été dans les années 1960 et 1970. Le genre de secrets conservés par Hoover pour le compte de l'État ont été révélés avec la déclassification des archives américaines et l'ouverture récente des archives des pays de l'Est, ce qui permet aux historiens de répondre à des interrogations qui étaient jusque-là objets de spéculation ou de ragots. Julius Rosenberg était-il un agent soviétique ? Les athlètes féminines de l'Allemagne de l'Est recevaient-elles des drogues « masculinisantes » pour gagner des médailles olympiques ? (Oui et oui.) Ironiquement, ce flot de nouvelles preuves a aussi mis en évidence la faiblesse des données des historiens, comme instruments qui apporteraient des vérités nouvelles. Comme un historien de la politique étrangère l'a souligné, dans nombre de cas, la déclassification a surtout confirmé des hypothèses, sans apporter de nouvelles interprétations ou sans même résoudre d'anciennes controverses<sup>43</sup>.

L'histoire de Susan Rosenstiel et les réponses qu'elle a suscitées devraient mettre en garde ceux qui espèrent qu'une preuve « respectable » sur la vie privée de Hoover puisse répondre aux questions sur son identité sexuelle ou sur les motivations cachées de son travail. Cette archive, aussi mince soit-elle, se trouve dans les témoignages de sa famille. Elle n'a pourtant pas mis fin au séduisant pouvoir explicatif des ragots sexuels non étayés, pas plus qu'à leur omniprésence. Ses collègues proches ont également contribué à ce type d'archives, en proposant des raisons autres que le chantage sexuel, pour expliquer la réticence de Hoover à affronter le crime organisé. L'ancien directeur adjoint, Cartha de Loach, croyait ainsi que son patron avait un « profond mépris pour l'esprit criminel [qui] l'avait persuadé qu'une organisation criminelle nationale aussi complexe [que la mafia] ne pouvait exister à son insu<sup>44</sup> ». Pour ces historiens, qui estiment bien comprendre la personnalité de Hoover, cette explication est tout à fait plausible, tout comme l'explication que j'ai proposée ailleurs pour

---

43. Cf. Leffler (M. P.), « The Cold War: What Do "We Now Know" ? », *American Historical Review*, 104 (2), 1999.

44. Cité in Stove (R. J.), « J. Edgar Hoover's Final Years. 1960-72 », *National Observer. Australia and World Affairs*, printemps 2001, p. 37.

comprendre la focalisation de Hoover sur le banditisme ordinaire plutôt que sur le syndicat du crime : le crime organisé était tellement imbriqué dans les « machines » politiques urbaines qu'il ne pouvait les défier sans défier du même coup de puissants patrons politiques.

Aucune de ces informations ne prouve que la mafia n'a pas fait chanter Hoover, ou qu'il n'était pas homosexuel ou travesti, mais seulement que ces deux faits ne sont peut-être pas liés. Il n'y a pas non plus de preuve que Susan Rosenstiel ait menti à propos de Hoover, juste l'évidence qu'elle est le genre de personne qui pourrait avoir menti. Lorsqu'elle a été contactée, dix ans plus tard, par Kessler, qui lui a promis qu'elle serait de nouveau célèbre si elle reconnaissait qu'« elle avait inventé cette histoire de travestissement », elle a réitéré : « C'est vraiment arrivé. » Alors que Kessler trouve que l'histoire est « bizarre », que les rumeurs d'après-guerre ont probablement été inventées par l'un des ennemis politiques de Hoover à la CIA, et que « Hoover [...] n'aurait pas pu avoir de tels agissements au Plaza, devant un grand nombre de témoins, sans qu'il y ait des fuites », il cite aussi le témoignage, très respectable, d'Elliot Roosevelt (le fils du président Franklin D. et d'Eleanor), selon lequel son père était au courant de l'homosexualité de Hoover dans les années 1930, mais ne pensait pas que c'était un « motif pour lui retirer [son mandat de directeur du FBI] tant que ses aptitudes n'étaient pas atteintes<sup>45</sup> ». Comme Powers et Theoharis, Kessler affirme et nie dans le même temps l'homosexualité de Hoover. Alors qu'il ne met pas en doute le souvenir de Roosevelt à propos de son père au fait des commérages sur l'homosexualité de Hoover et leur ajoutant foi, il rejette la prétention de Rosenstiel à être un témoin direct.

Bien que le témoignage oral soit crucial dans les méthodes historiques modernes, la plupart des autres historiens, depuis la publication de *Official and Confidential*, ont aussi trouvé des raisons de ne pas y croire ; certains parce que Summers travaillait pour la presse à sensation, et qu'il était donc le contraire d'un historien respectable, certains parce que la preuve n'a pas pu être corroborée, et d'autres encore parce que l'interview était si sordide qu'ils estimaient qu'elle n'aurait pas dû être utilisée, même si ce qu'elle rapportait était vrai. À mon avis, la détermination de Rosenstiel à s'en tenir à son histoire devrait nous amener à nous demander si une version de celle-ci ne s'est pas vraiment produite. Mais une autre question nous ramène au métier d'historien et à ses pratiques : si elle a menti, si elle a uniquement brodé à partir de ragots qu'elle a entendus, pourquoi son récit entraîne-t-il une nouvelle période de débats sur l'éthique des pratiques des historiens et sur le placard sexuel ? Pourquoi ces racontars ont-ils provoqué une telle consternation chez les historiens politiques ? Et pourquoi ont-ils amené Athan Theoharis, historien éminent de ce champ de recherche, à un long travail de réfutation ?

---

45. Kessler (R.), *The Bureau*, *op. cit.*, p. 108-111 et p. 43.

Pour répondre à ces questions, nous devons les situer non pas au temps de la guerre froide, quand l'épisode est supposément arrivé, mais par rapport au nouveau discours sur la partition privé/public depuis l'élection de Ronald Reagan à la présidence. L'émergence au sein du Parti républicain et sur la scène politique américaine de conservateurs évangéliques qui prônent le confinement du sexe à l'intérieur du mariage et en font l'un des critères de la bonne citoyenneté, signifie que, dans les années 1980, la honte est devenue une arme importante dans une « guerre culturelle », qui a placé sexualité et moralité au centre de la politique. Des scandales sexuels de toutes sortes, même un bref aperçu du téton de Janet Jackson à la mi-temps du *Super Bowl* de 2004, ont déclenché des discussions d'ampleur nationale sur l'importance de la honte dans la régulation de la morale publique<sup>46</sup>. [...]

Comme l'a observé la chercheuse féministe Nancy Fraser, les accusations de comportement sexuellement inapproprié portées par Anita Hill à l'encontre de Clarence Thomas<sup>47</sup> lors des audiences retransmises à la télévision, ne sont pas seulement « une nouvelle illustration de l'obsession américaine pour la vie privée des personnalités », mais un nouveau genre d'événement politique qui constitue « un exercice rare dans l'espace public démocratique, un apprentissage national de ce qu'est le harcèlement sexuel<sup>48</sup> ». Le journaliste Christopher Hitchens a avancé, de façon analogue, que la malhonnêteté de Bill Clinton en matière d'aventures extraconjugales était « indissolublement liée » à sa « lâcheté et à [son] conservatisme<sup>49</sup> » en politique.

Fraser comme Hitchens font valoir tous les deux que, dans chacune de ces affaires, les faits sont moins importants que les processus d'allégation et de réfutation à travers lesquels les comportements sexuels et politiques se trouvent liés. Ce déplacement de la morale privée vers le centre du débat public impose comme nouvelles exigences aux historiens politiques de tenir compte des histoires sexuelles des personnalités publiques. Beaucoup des vies ainsi scrutées

---

46. Cf. Sullivan (A.), *Virtually Normal. An Argument about Homosexuality*, New York, Little, Brown, 1995 et Hunter (J. D.), *Culture Wars. The Struggle to Define America*, New York, Basic Books, 1991.

47. Clarence Thomas, un juge noir républicain sur le point d'être nommé à la Cour suprême des États-Unis est accusé par Anita Hill (également noire et républicaine) de harcèlement sexuel. Il s'agit d'une des premières affaires de harcèlement sexuel qui a conduit défenseurs des minorités raciales et féministes à se diviser. Cf. sur ce point, Fassin (É.), « Pouvoirs sexuels. Le juge Thomas, la Cour suprême et la société américaine », *Esprit*, décembre 1991, p. 102-130 ; du même auteur, cf. « Événements sexuels. D'une "affaire" l'autre, Clarence Thomas et Monica Lewinsky » et « *Fluctuat nec mergitur*. Grandeur et décadence des questions sexuelles », in *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, EHESS, 2009.

48. Fraser (N.), « Sex, Lies and the Public Sphere. Some Reflections on the Confirmation of Clarence Thomas », *Critical Inquiry*, 18, 1992, p. 595-612.

49. Hitchens (C.), *No One Left to Lie To. The Values of the Worst Family*, New York, Verso Press, 1999, p. 1 ; cf. aussi Duggan (L.), *Twilight of Equality ? Neoliberalism, Cultural Politics and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Books, 2004 ; Duggan (L.) et Hunter (N. D.), *Sex Wars. Sexual Dissent and Political Culture*, New York, Routledge, 1995 ; Duggan (L.), Berlant (L.), dir., *Our Monica Ourselves: The Clinton Affair and the National Interest*, New York, New York University Press, 2001.

se sont déroulées à la Maison-Blanche : Thomas Jefferson, Abraham Lincoln, Warren G. Harding, Franklin Eleanor Roosevelt, Dwight D. Eisenhower, John F. Kennedy, Lyndon Johnson. Les controverses sont particulièrement vives lorsque le passé sexuel en question a été, d'une manière ou d'une autre, transgressif. Ainsi, la longue relation de Jefferson avec son esclave Sally Hemings, les relations intimes entre Abraham Lincoln et Joshua Speed, l'histoire d'amour d'Eleanor Roosevelt avec Lorena Hickock, se sont toutes retrouvées au centre d'âpres controverses publiques<sup>50</sup>.

Au mieux, ces nouvelles contributions complexes à la connaissance de la vie privée des personnalités politiques peuvent offrir une perspective nouvelle sur la formation d'une conscience politique ou un éclairage sur la façon dont une personne a pu se comporter dans un milieu social spécifique pour changer l'ordre des choses<sup>51</sup>. Mais l'histoire politique a encore du mal à assimiler ces éclairages, en particulier quand un chercheur ne peut produire l'impossible : la preuve d'une identité sexuelle cohérente. Le résultat, comme dans les cas de J. Edgar Hoover ou de Thomas Jefferson, ce sont des discussions stériles sur des faits bien connus de tous. Dans cette atmosphère, les historiens sont autant susceptibles de s'interroger sur les motivations des uns et des autres et sur leurs prédispositions idéologiques que sur les approches méthodologiques qui rendraient ces faits utiles. Les controverses font rage mais se focalisent peu sur ce que serait une réponse définitive. Est-ce que Nan Britton a vraiment eu un enfant de Warren Harding ? La famille de Harding s'est-elle contentée d'acheter son silence, comme ils le prétendent ? Eleanor Roosevelt avait-elle des relations sexuelles avec des femmes, ou était-elle portée, comme l'affirment ses enfants et Doris Kearns Goodwin, à des amitiés féminines intenses, mais néanmoins platoniques<sup>52</sup> ?

Comme Gayle Rubin l'a souligné à propos de ces épisodes hystériques, dans « la culture occidentale, le sexe est pris trop au sérieux. [...] En fin de compte, quelle signification sociale donner au goût d'une personne pour la masturbation sur une chaussure<sup>53</sup> ? » Cette remarque de Rubin sur l'anxiété face à des

---

50. Reed (A. G.), « Engaging Jefferson: Blacks and the Founding Father » et Andrew Burstein, « Jefferson's Rationalizations », *William and Mary Quarterly*, 62 (1), 2000, p. 171-197 ; en ce qui concerne Lincoln et Speed, cf. Katz (J. N.), *Love Stories. Sex between Men before Homosexuality*, Chicago, University of Chicago Press, 2001. J'ai amélioré ma compréhension des enjeux de ces controverses grâce à la présentation de Mia Bay sur l'affaire Jefferson-Heming au *Southern Intellectual History Circle*, du Radcliffe Institute, le 23 février 2006.

51. Freedman (E.), *Maternal Justice. Miriam Van Waters and the Female Reform Tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1997 ; D'Emilio (J.), *Lost Prophet: The Life and Times of Bayard Rustin*, New York, Free Press, 2003 ; Ware (S.), *Partner and I. Molly Dewson, Feminism, and New Deal Politics*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1997 ; Wiesen Cook (B.), *Eleanor Roosevelt*, New York, Viking Press, 1992.

52. Summers (J. H.), « What Happened to Sex Scandals? Politics and Peccadilloes, Jefferson to Kennedy », *Journal of American History*, 87 (3), 2000, p. 825-854 ; Goodwin (D. K.), *No Ordinary Time. Franklin and Eleanor Roosevelt, the Home Front in World War II*, New York, Touchstone Books, 1995.

53. Rubin (G. S.), « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory on the Politics of Sexuality », *op. cit.*, p. 35.

questions sans signification nous ramène à la possibilité d'utiliser les ragots sexuels pour repenser la culture politique américaine. Certains sujets de l'histoire politique seraient mieux traités si l'on avançait de nouveaux arguments de cette sorte plutôt que tarabuster les chercheurs sur la qualité de leurs preuves. Ici, le livre dans lequel Theoharis réfute les allégations de Summers à propos de Hoover se révèle instructif. Il montre non seulement les limites d'excellents historiens politiques, lorsqu'ils sont confrontés à des ragots sexuels, mais aussi la façon dont l'absence de preuve sert à prouver que Hoover était un personnage uniquement politique, compréhensible dès lors par son seul comportement public. L'analyse de Theoharis conduit à faire disparaître non seulement la possibilité d'un Hoover gay, mais aussi celle que les ragots puissent être utiles à une analyse du rôle de Hoover comme architecte de l'État de guerre froide.

Le travail de Theoharis est particulièrement important parce que son livre de 1995, *J. Edgar Hoover, Sex and Crime: An Historical Antidote*, est le seul consacré à réfuter les rumeurs de nature sexuelle sur Hoover, et parce qu'il est couramment cité comme faisant autorité quant au fait que l'histoire de Rosenstiel est fautive. L'autorité de Theoharis sur ces questions est fondée sur sa réputation d'être l'un des chercheurs les plus informés et les plus spécialisés de l'histoire du FBI, connu pour avoir documenté les violations et les manipulations de la loi américaine commises par Hoover, des décennies avant que cette controverse éclate<sup>54</sup>. Il a également été un entrepreneur de l'histoire politique, en modifiant les cadres de la discipline par la remise en cause du droit du gouvernement à garder des secrets vis-à-vis des chercheurs et citoyens. Dans les années 1970, il était l'un des plaignants dans le procès *Freedom of Information Act* qui a permis l'ouverture d'un grand nombre de dossiers du FBI, sur lesquels lui et les historiens qui ont suivi (moi, y compris) se sont appuyés.

Après la publicisation de l'histoire de Susan Rosenstiel, Theoharis est devenu un de ses commentateurs réguliers aussi bien pour le grand public que dans le monde académique. Il a vigoureusement réfuté ses allégations dans une série d'articles, qui ont donné lieu ensuite à l'ouvrage *J. Edgar Hoover, Sex and Crime: An Historical Antidote* – où il se départit de sa méthode fondée sur l'archive pour se confronter aux problèmes historiographiques ouverts par la controverse. Dans ce livre, Theoharis soutient avec force que la vérité est fondatrice en histoire, et que Summers travaille dans un univers différent de celui de l'historien professionnel. Sans conteste, Theoharis a raison sur ce point ; mais il ne souligne pas que Summers est un expert en ragots. Il a en quelque sorte bâti sa carrière sur l'obsession culturelle américaine d'après-guerre selon laquelle le

---

54. Theoharis (A.), « The FBI's Stretching of Federal Directives, 1936-1953 », *Political Science Quarterly*, 91 (4), 1976-77 ; « The FBI and the American Legion Contact Program, 1940-1966 », *Political Science Quarterly*, 100 (2), 1985 ; Theoharis (A.), « Dissent and the State. Unleashing the FBI, 1917-1985 », *History Teacher*, 24 (1), 1990.



« vrai » pouvoir politique ou économique s'exerce dans le secret. Bien sûr, alors que tous deux, Theoharis et Summers, s'appuient sur la révélation de « faits » nouveaux souvent controversés, ceux de Summers sont le plus souvent glanés auprès des marginaux de la société. On compte ainsi parmi ses best-sellers *The Files on the Tsars*, publié en 1981, qui est une contribution déchirante sur le déclin et la chute de la famille impériale de Russie, citant « de nouvelles preuves spectaculaires » selon lesquelles les Romanov auraient survécu à leur exécution par les bolcheviks, *Goddess. The Secret Life of Marilyn Monroe*, publié en 1986, qui implique la famille Kennedy dans la mort de la star et *The Arrogance of Power. The Secret World of Richard Nixon*, publié en 2000, où l'on découvre un ancien président accro au Dilantin et qui battait sa femme<sup>55</sup>.

La vérité, au sens où un historien comme Theoharis l'entend, n'est pas l'objectif de Summers. Ses livres dépouillent bien plutôt riches et puissants de l'intimité et de la respectabilité qu'ils se sont offerts, et révèlent qu'elles ne sont que des fraudes morales. En un sens, aucun de ses livres ne traite du sujet de son titre, mais plutôt de l'incurie des privilégiés, qui pour bon nombre de gens fait l'histoire. L'objectif de Theoharis est de relier des faits à la vérité historique ; ce qui rend difficile la tâche qu'il se donne de réfuter les allégations de Rosenstiel. Il n'affirme pas, et ne le peut pas, qu'une preuve empirique est la seule manière de produire la « vérité » à propos de l'identité sexuelle de Hoover : il n'a pas la preuve que les événements que raconte Rosenstiel n'ont pas eu lieu. Comme le ferait un avocat, il contre-interroge Rosenstiel afin de saper sa crédibilité comme source. Il note également l'absence de preuves classiques qui pourraient raisonnablement confirmer l'homosexualité de Hoover : photos, interpellations pour comportement obscène, aveux publics ou privés, témoignages d'amis ou de partenaires susceptibles d'être corroborés. Theoharis soutient que si une telle preuve avait existé, l'influence de Hoover au sein des services de police était telle qu'il l'aurait supprimée ou qu'il aurait fait pression sur d'autres personnes pour la supprimer. Au bout du compte son argument est le suivant : le genre de preuves que les historiens utilisent normalement pour établir les faits n'existe pas, et ne peut pas exister *même si ces événements s'étaient produits*.

Pour Theoharis, l'identité sexuelle de Hoover, qu'il travaille ardemment à réfuter, n'est pas le seul ni même le plus important enjeu : ce qui est aussi en jeu, c'est la frontière entre histoire « normale » et histoire déviante, une frontière transgressée par les journalistes à sensation. « Hoover a-t-il été homosexuel ? », demande-t-il : « Est-ce que sa sexualité a joué un rôle dans sa manière de diriger le FBI ou est-ce qu'elle a informé les priorités des enquêtes du Bureau ? Pour le

---

55. Alors que la famille Kennedy semble ignorer l'essentiel de ce qui est publié à son sujet, l'accusation selon laquelle Richard Nixon aurait frappé Pat, sa femme, a suscité des démentis rigoureux de la part de la famille Nixon et de la Presidential Library Richard Nixon, une fondation contrôlée par la famille jusqu'à ce que ses fonds soient versés aux Archives nationales en 2006 ; cf. [http:// www.nixonfoundation.org/summer\\_response.shtml](http://www.nixonfoundation.org/summer_response.shtml) (consulté le 27 novembre 2004).

biographe de Hoover, ce sont des questions importantes qui ne sont pas le produit d'un esprit pervers. Mais le caractère privé du comportement homosexuel rend leur résolution extrêmement difficile, en particulier dans le cas de Hoover. Compte tenu de l'homophobie moralisatrice et sécuritaire pendant la guerre froide, les homosexuels évitaient sagement que leur orientation sexuelle soit publiquement découverte. »

Si Hoover avait « été découvert comme homosexuel, il aurait été contraint à la démission ou chassé du gouvernement<sup>56</sup> », conclut Theoharis. L'argument selon lequel un agent de l'État haut placé aurait pu garder le secret sur son homosexualité jusque dans sa tombe soulève des questions intéressantes sur les conditions qui ont permis aux homosexuels de survivre aux purges menées par le gouvernement et sur les formes de coopération nécessaires pour y parvenir. Comme l'a révélé en 1991, le *New York Native*, un journal de la communauté gay, Hoover avait envoyé des agents menacer ceux qui ragotaient à propos de « Junior » et lui. Ce genre d'intimidation tend à suggérer que ces ragots l'ont inquiété bien plus que le font ordinairement de simples mensonges. Hoover a utilisé des agents fédéraux pour « surveiller de près ces rumeurs, les lui signaler, et agir très énergiquement pour défendre sa réputation », comme l'admet Theoharis. Hoover « a fait [des rumeurs] une priorité haute pour le FBI », à la différence, par exemple, de la surveillance des activités de la famille Bonanno. Gay ou pas, Hoover y aurait été « obligé [...] pour mener sa vie personnelle de telle sorte que personne ne puisse découvrir s'il était un homosexuel actif. En bureaucrate prudent et extrêmement discipliné », conclut Theoharis, « Hoover ne se serait jamais mis dans une position où quiconque, sauf un amant homosexuel, aurait pu découvrir un secret aussi dangereux<sup>57</sup>. » Mais la conclusion de Theoharis reste purement spéculative.

Curieusement, Hoover n'a pas fait la seule chose qui aurait pu mettre fin aux rumeurs : se marier. Ce choix a été celui de nombreux homosexuels de pouvoir, hommes ou femmes, qui souhaitaient éviter que l'on scrute leurs pratiques sexuelles. Et il est clair que Hoover n'a pas réussi à arrêter les rumeurs : le « secret » s'est diffusé à l'infini par les ragots, et, dans un classique tournant foucaldien, les efforts de Hoover pour le cacher semblent uniquement l'avoir encore plus publicisé.

Même l'affirmation de Theoharis selon laquelle Hoover n'était pas gay évoque, paradoxalement, un professionnel de la politique puissant, dans le placard, sexuellement actif, et en détruisant régulièrement les preuves. « Chacune des allégations s'est révélée sans fondement », note Theoharis, « soit parce que

---

56. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover. Sex and Crime*, op. cit., p. 23.

57. « Our Own KGB. Spreading Rumors about J. Edgar Hoover Would Invite a Visit », *New York Native*, 16 septembre 1991 ; Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime*, op. cit., p. 33-39 et du même auteur « FBI Wiretapping. A Case Study in Bureau Autonomy », *Political Science Quarterly* 107 (1), 1992, p. 117-118.

les dossiers qui auraient confirmé ces allégations ont été détruits, soit parce qu'elles venaient de témoins oculaires. » Les principales sources des rumeurs étaient des criminels, et bien sûr, la communauté gay. Les gays propagent ces rumeurs en fonction d'une stratégie politique, ajoute Theoharis : « *Outer Hoover*, soit pour révéler son homophobie hypocrite, soit pour montrer que les homosexuels pouvaient occuper des postes sensibles au sein du gouvernement sans pour autant compromettre la sécurité nationale<sup>58</sup>. » Et pourtant, Theoharis continue à répéter la rumeur. Il évoque « le célibat à vie [de Hoover], ses dénunciations bigotes des écarts de conduite sexuels et sa réputation (bien fondée, comme cela s'est vérifié) d'avoir rassemblé des informations sur les activités adultères des dirigeants politiques de premier plan. [...] Hoover avait une relation de dépendance avec sa mère (dont il cherchait l'affection et les louanges, et avec laquelle il a vécu jusqu'à ce qu'elle meure en 1938) et une proximité publique avec son camarade de célibat et directeur associé du FBI, Clyde Tolson, en compagnie duquel il a été régulièrement vu lors de déjeuners, de réceptions ou en vacances<sup>59</sup>. » Theoharis joue sur les deux tableaux à propos de ce qui est une preuve et de ce qui n'en est pas, dès lors que les implications de ces commentaires sont inéluctables.

Ce que manque Theoharis lorsqu'il rejette les preuves des journalistes gays parce qu'elles seraient uniquement idéologiques et lorsqu'il ne prend pas en compte les apports à la recherche historique des participants aux mouvements des minorités sexuelles (*sexual identity movements*) aux États-Unis, c'est que l'histoire de Hoover comme figure politique ne peut être séparée de l'histoire de la sexualité. Gay ou pas, le plus grand privilège de Hoover au long de sa vie est celui qu'il a travaillé à empêcher pour tout autre citoyen des États-Unis : le droit de ne pas être surveillé et de garder pour soi ses propres secrets<sup>60</sup>. En d'autres termes, Theoharis ne parvient pas à sauver l'histoire purement politique de J. Edgar Hoover de la crudité méthodologique et culturelle qu'il voit dans l'histoire sexuelle du directeur du FBI ; il fait la preuve, au contraire, de leur interdépendance. Son argumentation reconduit inévitablement un Hoover à la fois voyeur homophobe du public *queer* et objet *queer* de l'homophobie.

Theoharis manque une occasion importante de réinterpréter l'importance politique de Hoover, non par homophobie (bien qu'il ne connaisse pas grand-chose aux sources pertinentes en matière de *gay and lesbian history*), mais parce qu'il se consacre aux interrogations « normales » et aux preuves classiques qui sont les priorités de l'histoire politique. À la place de cette réinterprétation et pour montrer ce que cette histoire devrait être, il ajoute des explications

58. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime*, op. cit., p. 44-45 et p. 53.

59. *Ibid.*, p. 11-14.

60. Theoharis (A.), « The Truman Administration and the Decline of Civil Liberties. The FBI's success in Securing Authorization for a Preventive Detention Program », *Journal of American History*, 64 (4), 1978, p. 1019.

supposées fiables parce que ne venant pas de sources « homosexuelles ». Ces explications rendent juste l'enjeu plus confus et démontrent à quel point il est impossible de produire un Hoover « normal ». Comme le note Theoharis lui-même, Hoover a fait de Tolson son unique héritier. Il y a aussi plus de preuves « par le pyjama », cette fois venant d'un collaborateur de Nixon, John Erlichman, qui a affirmé avoir vu Tolson chez Hoover, mais semblant se remettre d'une longue maladie. Cependant, Theoharis se débarrasse de cette information, en avançant qu'il y a « une prédisposition » (chez qui ?) à « croire le pire » sur Hoover en raison de ses « abus de pouvoir en tant que directeur du FBI ». Soulignant que les révélations sur Hoover ont eu lieu peu de temps après les scandales sexuels à propos de deux télévangélistes, conservateurs et politiquement actifs, Theoharis affirme que, pour l'arène publique obsédée par les scandales sexuels et par l'hypocrisie, « l'image d'un Hoover homosexuel et travesti était si scandaleuse qu'elle donnait à voir une histoire trop bonne pour ne pas être crue<sup>61</sup> ».

Cependant, qu'une histoire soit trop bonne pour être vraie ne la rend pas fausse. Theoharis rejette la possibilité que des ragots puissent conduire l'historien à quoi que ce soit de crédible, qu'il s'agisse d'une nouvelle source ou d'une nouvelle interprétation. Au lieu de cela, le sous-titre du livre nous promet « un antidote historique » au poison des potins. « Pourquoi », se demande-t-il de manière purement rhétorique, « Susan Rosenstiel aurait-elle assisté à une par-touze homosexuelle ? » Pourquoi Lewis l'aurait-il invitée à « deux fêtes homosexuelles qui ne pouvaient que nuire à leur relation », et pourquoi ne l'a-t-elle pas quitté après l'avoir surpris au lit avec Roy Cohn ? Son explication – elle était habituée à ce que son mari eût des rapports sexuels avec des hommes et Lewis lui avait promis un beau cadeau si elle regardait – n'est pas jugée digne de foi par Theoharis, même si c'est là le genre de choses que font parfois certaines personnes. Il souligne que le dossier du divorce des Rosenstiel ne mentionne jamais la bisexualité de Lewis et il en conclut que l'histoire « en dit plus long sur les attitudes de Susan Rosenstiel à l'égard des hommes en général<sup>62</sup> », introduisant ainsi une nouvelle pierre à l'édifice des ragots, tout en en déplaçant le sujet.

Et pourtant, si nous changeons de perspective et supposons que les mariages peuvent être sexuellement non conventionnels, l'histoire est tout à fait plausible. Ma lecture *queer* de ce récit supposerait que Susan Rosenstiel aimait les hommes ou leur argent – la belle affaire ! Elle ne s'est pas mariée par hasard avec deux hommes bisexuels ; elle l'a fait parce qu'elle les préférait ainsi ou parce qu'elle avait négocié avec eux des arrangements financiers satisfaisants, en échange de son aide dans leur quête de respectabilité. Je supposerais que, si elle a été surprise par la présence de Roy Cohn dans le lit conjugal, c'est peut-être simplement à cause de la célébrité de celui-ci, de son âge avancé, ou encore

61. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime*, op. cit., p. 11-14.

62. *Ibid.*, p. 39-43.

parce qu'il était entendu avec Lewis qu'il ne se livrerait à ce genre de choses qu'à l'hôtel, toutes choses qui ont rendu l'événement mémorable. Il semble également plausible que lorsque Lewis l'a invitée à la soirée de l'hôtel Plaza, c'était le prolongement d'autres « parties fines » plus privées, à leur domicile, et auxquelles auraient pu participer des femmes comme des hommes ; enfin, il est vraisemblable que lorsqu'il l'a invitée à se joindre à la partouze, il avait des raisons de croire qu'elle accepterait. Si de telles histoires ne se retrouvent pas dans la procédure de divorce, c'est peut-être que Susan savait que ses prétentions financières et la capacité de Lewis à conserver son poste de direction suffisamment bien rémunéré pour pouvoir payer une pension alimentaire seraient entamées si leurs jeux sexuels étaient mentionnés dans un dossier public.

Un enjeu plus général est de savoir quels sont les témoignages qui comptent. Kessler, par exemple, trouve crédible l'histoire de Roosevelt sur un Hoover gay, alors qu'elle n'est pas corroborée, mais ne trouve pas crédible le récit de Rosenstiel. Se fondant sur les écrits de Theoharis<sup>63</sup>, il voit dans les histoires de travestissement « de parfaites âneries ». En d'autres termes, seuls ceux qui ont un certain prestige social peuvent être des témoins dignes de foi dès lors que l'on traite de la réputation de la classe politique – même si cette norme élimine virtuellement tous les témoins de ce qu'était la vie homosexuelle avant 1969. De plus, la focalisation des spécialistes sur un Hoover tout-puissant les conduit à éliminer la possibilité qu'un témoin respectable ait pu subsister. « Que Hoover ait été ou non homosexuel », conclut Theoharis, « et je doute qu'il l'ait été – le rusé et prudent directeur du FBI ne se serait jamais mis dans une situation qui aurait compromis publiquement sa sexualité. [...] S'il avait été un homosexuel actif, il aurait [...] pris toutes les garanties nécessaires pour qu'un secret aussi sombre le suive dans la tombe<sup>64</sup>. »

Theoharis semble sous-entendre que si Rosenstiel avait vu ce qu'elle prétend avoir vu, elle n'aurait pas vécu pour raconter l'histoire, une conclusion vraiment étrange, alors que Hoover n'est pas connu pour avoir tué ou enlevé ses ennemis – il se contentait de trouver les preuves de leurs péchés. Considérons donc une hypothèse politique qui, en raison de l'insistance sur les faits, n'a pas été explorée : pour Hoover, Roy Cohn et Lewis Rosenstiel, le sexe était de la politique menée par d'autres moyens, une façon de gagner ou de conserver de l'influence sur les autres, de les enserrer ou de les maintenir enchaînés, une manière de rendre sensible son pouvoir et non sa vulnérabilité. En d'autres termes, le désir physique et le plaisir sexuel étaient totalement inséparables de

63. Kessler (R.), *The FBI. Inside the World's Most Powerful Law Enforcement Agency. By the Award-Winning Journalist Whose Investigation Brought down FBI Director William S. Sessions*, New York, Pocket Books, 1993, p. 369, note 461. Kessler réfute également les vues du FBI selon lequel les agents homosexuels seraient indésirables en évoquant « les preuves scientifiques en augmentation selon lesquelles l'homosexualité est un trait génétique héréditaire, comme la couleur de peau », p. 347.

64. Theoharis (A.), *J. Edgar Hoover, Sex and Crime*, op. cit., p. 55.

la recherche de contrôle, d'influence et de richesses. En fait, Theoharis entrevoit une partie de cette hypothèse, mais résiste à ses conséquences sur une analyse politique plus générale. Le style de Hoover était « moralisateur et donneur de leçons », écrit-il, mais « ses fins étaient [...] politiques – soit par l'instauration d'un climat politique moralisateur, soit par la commande au FBI de rapports sur les mauvaises conduites sexuelles, de façon à faire fuiter ensuite ces informations<sup>65</sup>. » En d'autres termes, Theoharis croit que le sexe peut être une arme politique, mais refuse que des marchés politiques puissent se conclure au lit.

Comment alors écrire une histoire qui prenne en compte toutes les informations en notre possession sur la sexualité de Hoover ? La réponse de Theoharis à cette question serait probablement que ce n'est pas possible, parce que le moi le plus profond et le plus authentique de Hoover était politique et non sexuel. Je voudrais proposer que nous partions plutôt de l'hypothèse d'un Hoover *queer* et d'une histoire politique *queer* de la guerre froide. Dans cette nouvelle histoire politique, le ragot ne se substituerait pas aux faits, mais ne serait pas non plus rejeté parce par nature déprécié ou faux. Dans une telle approche, je me demanderais ce que désire Hoover – sexuellement et politiquement –, ce qui impliquerait que dans le même temps d'autres historiens se demandent ce que nous désirons de Hoover. Il faut répéter que ce projet historiographique n'a pas pour objectif de récupérer Hoover comme un « homme gay » ou comme un « homosexuel ». À la place, rendre Hoover *queer* ouvre la voie à une histoire plus synthétique de la sexualité de guerre froide, pas à une histoire qui appartienne à un type de personnes ou à l'État, mais qui pose des questions (et y réponde) sur la façon dont le régime politique américain d'après-guerre fonctionne à la fois en privé et en public.

Je voudrais suggérer comment l'on pourrait procéder pour mener un tel projet. La mort de Hoover, le 2 mai 1971, et la fin de son régime de secret bureaucratique ont coïncidé avec de nombreux épisodes de révélations, de confessions, de conversions, qui ont soumis les agents du gouvernement à une inquisition aussi scandaleuse que la « chasse aux sorcières » anticommuniste sous McCarthy – sauf que cette fois c'étaient les chasseurs de sorcières qui en ont été l'objet. En l'absence de la main de fer du directeur, les secrets du gouvernement ont commencé à filtrer et les fictions à se défaire. C'est devenu une composante d'une période pendant laquelle la culture politique s'est centrée sur la révélation d'une corruption gouvernementale aussi bien habituelle que structurelle. Les auditions du Sénat sur le *Watergate* ont révélé que les opérations secrètes d'agents du gouvernement contre des citoyens, dans lesquelles Hoover s'est spécialisé, étaient une caractéristique généralisée du gouvernement. En vertu de cette conscience retrouvée, un président accusé de mensonges, d'avoir proféré des obscénités, et de manipulations criminelles a démissionné : événement historique sans précédent. La démission de Nixon a été suivie de près par d'autres

---

65. *Ibid.*, p. 104.

révélations. Les enquêtes de 1975 au Sénat conduites par Frank Church, élu de l'Idaho, ont fait apparaître que la CIA et le FBI étaient engagés dans de longues opérations de collectes de renseignements visant leurs propres citoyens et des groupes politiques américains, y compris le révérend martyr Martin Luther King. Ces révélations, comme l'a souligné Kathryn S. Olmstead, ont défié le « gouvernement de l'ombre », mais se sont finalement inclinées devant lui, en préférant l'exposition de scandales après coup à une véritable réforme<sup>66</sup>.

L'exposition publique est une fonction importante de la vérité en histoire politique. Repenser comment nous savons ce que nous savons représente un autre projet de vérité, qui exige une recomposition du champ pour y inclure les histoires sexuelles. Comme Licia Fiol-Matta l'a fait valoir, « la fascination publique pour la sexualité ambiguë [d'une célébrité politique] est un indicateur de l'homophobie nationale, mais aussi d'un intérêt national pour la sexualité, plus fort que les simples préjugés ». Les historiens ont montré que l'État moderne a été à la fois fasciné par la stigmatisation de la déviance sexuelle et par l'apparition d'espaces protégés aux frontières élastiques, où des esprits pervers peuvent servir un dessein politique. Assez souvent, ces espaces étaient franchement réactionnaires<sup>67</sup>. Les possibilités pour qu'une nouvelle histoire politique prenne en compte ces figures controversées sont cependant hypothéquées, si les exigences de respectabilité et de fiabilité conduisent à dégrader certaines preuves en absence totale de preuve<sup>68</sup>. Une histoire politique utile sera celle où les textes *queer*, que nous ne comprenons pas encore, et les histoires de sexe, que nous connaissons déjà, seront autorisés à développer et transformer l'histoire de l'État-nation moderne.

---

**Claire BOND POTTER** est professeure d'histoire à la *New School for Public Engagement* à New York depuis 2012. Elle co-dirige le *Humanities Action Lab* ainsi que l'*OutHistory.org*, un projet digital d'histoire LGBT. Elle est l'auteure de *War on Crime: Bandits, G-Men and the Politics of Mass Culture* (Rutgers University Press, 1998) et a co-dirigé avec Renee Romano, *Doing Recent*

*History: On Privacy, Copyright, Video Games, Institutional Review Boards, Activist Scholarship, and History That Talks Back* (University of Georgia Press, 2012). Elle est aussi l'auteure de plusieurs articles sur l'histoire politique *queer* des États-Unis dont elle est l'une des grandes spécialistes.

Site Internet : <http://clairepotter.com/potterc@newschool.edu>

---

66. Olmstead (K. S.), *Challenging the Secret Government. The Post-Watergate Investigations of the CIA and FBI*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

67. Fiol-Matta (L.), *A Queer Mother for the Nation. The State and Gabriela Mistral*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002, p. 49 ; Mosse (G.), « Nationalism and Respectability. Normal and Abnormal Sexuality in the Nineteenth Century », *Journal of Contemporary History*, 17 (2), 1982 ; V. Hull (I.), *The Entourage of Kaiser Wilhelm II, 1888-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

68. Abelow (H.), *Deep Gossip, op. cit.*, p. xii ; Fiol-Matta (L.), *A Queer Mother for the Nation, op. cit.*, p. 62-63.

